L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 29 MAI 1893.

66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 29 MAI 1893.

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

ESPAGNE.

M. Sagasta et M. Castelar.

Depuis son retour aux affaires—dit le *Temps* du 9 mai—le ministère libéral espagnol a marqué de cent façons très significatives le dessein de modifier assez sensiblement son orientation politique. De 1885 à 1890, M. Sagasta avait, en somme, appuyé à gauche. Il avait ménagé les républicains dits de coalition, c'est-à-dire les membres de ce parti qui ont rompu avec le possibilisme de M. Castelar et qui se piquent d'une fidélité intransigeante à leurs principes.

C'est qu'il s'agissait de réaliser certaines grandes réformes démocratiques et que, pour venir à bout des résistances conservatrices, il convenait de faire flèche de tout bois et d'accepter ou même de solliciter tous les concours. Aujourd'hui le programme gouvernemental est autre. A une ère de grandes innovations politiques succède une période qui sera surtout occupée à résoudre des questions économiques et financières.

M. Sagasta estime qu'il est opportun de faire surtout appel aux forces conservatrices. Il croit, en outre, que, sous le régime électoral actuellement en vigueur, les républicains irréconciliables risqueraient de conquérir une importance dangereuse si tous les éléments monarchistes ou simplement les partis d'ordre ne leur faisaient pas tête.

De là, l'attitude nouvelle qu'il a prise. Les élections ont été menées, tant pour le Sénat que pour la Chambre, avec un déploiement énergique de la candidature officielle. Dans l'affaire de la municipalité de Madrid, le gouvernement, sans oser aller jusqu'à procurer l'impunité à M. Bosch et à ses complices, s'est ouvertement désintéressé de la demande de poursuites et laisse ses partisans absolument libres de voter à leur gré.

Enfin, le ministère a donné un gage éclatant de sa résolution de lutter contre les républicains coalisés en déposant le projet qui tend à ajourner de six mois les élections municipales. M. Sagasta et ses collègues ne dissimulent pas les motifs vrais de cette mesure. Il s'agit de préparer le terrain pour empêcher le suffrage universel de faire des administrations communales des forteresses de l'intransigeance républicaine. Le cabinet est si convaincu de l'urgence de ce projet que le président du conseil a déclaré officiellement que, s'il n'en obtenait pas le vote avant le 14 mai, il n'hésiterait pas à recourir à la voie inconstitutionnelle d'un décret d'ajournement, quitte à solliciter ultérieurement un bill d'indemnité.

Tout cela est fort intéressant et jette un jour très vif sur les intentions politiques actuelles du chef des libéraux. Ce qui achève de donner son caractère propre à la situation, c'est l'attitude adoptée par les républicains possibilistes et leur illustre leader, M. Castelar. Les déclarations si nettes de M. Almagro à la Chambre et de M. Abarzuza au Sénat ne laissent aucun doute sur l'étendue du concours que ce parti entend donner au gouvernement.

Ce n'est là, du reste, que la conséquence normale du rôle joué par ce groupe et par les autorités administratives dans les dernières élections générales. Personne n'ignore que c'est en grande partie à l'intervention tutélaire du pouvoir exécutif en leur faveur que les possibilistes doivent leurs seize sièges à la Chambre et leurs dix fauteuils au Sénat. De plus, sous le régime du suffrage universel, M. Castelar et ses amis estiment qu'il est contraire aux vrais principes démocratiques de s'enfermer dans l'opposition systématique des intransigeants, opposition qui trop souvent quitte le terrain légal et constitutionnel pour se livrer au jeu stérile et dangereux des conspirateurs.

Désormais les possibilistes coopéreront ouvertement avec le ministère; ils seront ses auxiliaires, ses collaborateurs, l'aile gauche de son armée. Ce faisant, ils pensent qu'ils rendront plus de services aux causes qui leur sont chères qu'en cultivant un hargneux isolement sur le mont Aventin. Non pas qu'ils répudient leur passé ou renoncent à leur idéal. Il suffit de connaître M. Castelar pour savoir qu'il ne consentira jamais à échanger la fière indépendance de ses opinions pour les séductions du pouvoir.

Il proclame hautement que, s'il a cessé d'être révolutionnaire, il entend demeurer républicain comme devant et fidèle aux convictions de toute sa vie. C'est une question de méthode, non pas un changement de principes. On peut signaler l'exemple de M. Castelar aux partis, qui, dans d'autres pays, se refusent encore à accepter l'inévitable, à se placer sur le terrain des faits accomplis et à poursuivre leur idéal par les voies constitutionnelles et légales. Ce républicain devenu l'une des forces motrices du progrès sous une royauté démocratique et libérale est d'une physionomie digne d'attention.

Il reste seulement à voir jusqu'à quel point cette évolution sera comprise, ratifiée et suivie par les simples soldats du corps d'armée dont M. Castelar est le chef. Certains de ses lieutenants, M. Prefumo, M. Gil Bergès, ont tenu à déclarer hautement qu'ils iraient jusqu'à un certain point, mais pas plus loin et qu'ils réservaient éventuellement toute leur indépendance.

Les électeurs républicains possibilistes auront-ils la sagesse de marcher derrière un chef de la loyauté duquel ils peuvent certes se promettre qu'il ne les entraînera à rien de contraire à l'honneur ou à leur passé? Iront-ils grossir les rangs de la coalition intransigeante? On ne sait encore; mais, même avec cette incertitude, l'accession de M. Castelar est à soi seule un fait assez important pour que M. Sagasta ait pu à bon droit s'en féliciter publiquement.

Le colonel inspecte les réservistes arrivés depuis quelques jours.

—Etes-vous contents de la nourriture? leur demande-t-il.

—Oui, mon colonel.

—Je suppose que les portions sont bien faites et qu'il n'y en a pas d'énormes à côté de toutes petites?

—Oh! non, mon colonel, il n'y en a que de petites.

Entendu au concours hippique, par une température caniculaire de 30 degrés à l'ombre, ce qui explique bien des choses et excuse bien des gens:

—Savez-vous quel est le comble de l'incohérence, pour un cavalier?

—???

—Piler du poivre sur un cheval de *selle!*

Mme X...., une jeune femme fort jolie, du reste, mais qui chausse une pointure invraisemblable, relève de maladie.

Le docteur qui va lui rendre visite, la trouve assise dans un fauteuil languissamment.

—Eh bien! chère madame, lui demande-t-il, cela va-t-il mieux?

—Je suis encore bien faible, docteur; c'est à peine si je puis mettre un pied devant l'autre.

—Oh! mais c'est déjà un grand pas de fait.

On parle politique, et, naturellement, on casse force pains de sucre sur le dos des députés.

—Ah! ces députés, tout de même, dit quelqu'un avec indignation, se sont-ils assez moqués de nous. Lorsqu'ils étaient candidats, ils nous promettaient plus de beurre que de pain, et, une fois élus, qu'ont-ils fait?

—Mon Dieu, interrompit un sceptique avec bonhomie, il ne faut pas être trop sévère non plus. Dans une certaine mesure, ils ont tenu parole, puisqu'ils n'ont fait.... que des brioches!

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

ÉMILE RICHEBOURG.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FÉE DE L'ATELIER.

(SUITE)

—Eh bien, oui, madame: et voilà ce que ma femme voulait vous cacher ou plutôt n'osait pas vous dire, ajouta le concierge en envoyant sa pipe voler en éclats sur le carreau.

La jeune femme était de nouveau frappée au cœur; mais elle conserva son sang-froid.

—Y a-t-il longtemps que Mlle Armande est avec M. de Melville? demanda-t-elle.

—Ça, madame, je l'ignore; mais dès le premier jour où elle est venue demeurer ici, elle a reçu chez elle M. de Melville.

Il allait continuer, prêt à dire tout ce qu'il pensait du visiteur de Mlle Armande; mais sa femme lui coupa la parole par ces mots:

—Puisque madame sait à présent tout ce qu'elle voulait qu'on lui dise, il n'y a plus rien à ajouter.

—Vous avez raison, madame, dit Blanche.

Elle salua l'homme et la femme et se retira, murmurant entre ses lèvres crispées:

—Les misérables, les infâmes!

La veille, elle avait maudit son mari et senti qu'elle ne pouvait plus avoir pour cet homme que du mépris et du dégoût.

Maintenant, c'était Armande, cette fille qu'elle avait aimée comme une sœur, qu'elle avait pour ainsi dire élevée, c'était cette créature hypocrite et sans cœur qu'elle était forcée de maudire et de mépriser.

Oh! cette Armande, avec quel art infernal elle avait su la tromper! Avait-elle été assez perfide! De tous les côtés, la trahison odieuse l'enveloppait. Oh; c'en était trop!

Une autre que Mme Melville, après les coups successifs qui venaient de la frapper, se serait abandonnée au désespoir; mais elle était, comme nous l'avons dit, fortement trempée, et elle avait une force d'âme qui lui faisait regarder en face et sans défaillance les plus terribles événements. Et toute cette force elle la puisait dans la maternité, dans son amour pour son enfant. Il n'avait plus qu'elle, le pauvre petit! Plus qu'elle, oui, mais c'était assez! Comme elle allait l'aimer maintenant qu'elle n'aurait plus à partager sa tendresse!

Et cette femme désillusionnée, outragée, trahie, abandonnée, eut, au moment de reparaître devant ses ouvrières, assez d'empire sur elle-même pour se composer un maintien digne, une physionomie calme.

—Mesdemoiselles, annonça-t-elle, à partir de ce jour Mlle Armand ne fait plus partie de la maison.

Et comme la plupart des ouvrières laissaient voir des signes d'étonnement, elle ajouta d'un ton ferme:

—Mlle Octavie, la plus ancienne parmi vous, remplacera définitivement Mlle Armande que j'ai remerciée; je suis heureuse de donner à Mlle Octavie ce témoignage de confiance et d'estime.

Ensuite, s'adressant à l'ouvrière:

—Mademoiselle Octavie, dit-elle, veuillez vous mettre à la place qui vous appartient maintenant.

Après l'installation de la nouvelle "Première" la courageuse femme eut l'énergie de rester encore sous les regards inquisiteurs des ouvrières, allant de table en table, examiner l'ouvrage de l'une, donnant des conseils à une autre, et cela sans rien laisser paraître de l'immense chagrin dans lequel était plongée son âme.

Après cette heure d'effroyable souffrance morale, Mme Melville se retira dans le petit salon où elle recevait les visiteurs et où elle se réfugiait à cet instant pour s'isoler et pouvoir donner libre cours à ses réflexions pleines d'amertumes.

Armande, pour qui elle avait tout fait, l'avait trompée, trahie.... Cependant, si grande qu'eût été l'hypocrisie de la misérable fille, Mme Melville s'était bien aperçue que son amie d'enfance avait le cœur sec, l'âme noire, que son affection pour sa bienfaitrice n'était pas sincère, que les sentiments qu'elle affectait d'exprimer étaient faux. Elle avait deviné chez la fille de l'ancien cocher de son père des défauts et même des vices; mais jamais, oh! non, jamais, elle n'aurait osé supposer que cette malheureuse, qui lui devait tout, était capable de la séparer de son mari, le père de son enfant!

Et qui sait, s'était-elle, peut-être, qui avait détourné Gaston de Melville de ses devoirs!

Et c'était cette misérable que son oncle, l'abbé Ginoux, lui avait paternellement recommandée.

Elle se rappelait, écœurée, ces paroles tombées des lèvres du prêtre:

—Vous avez été unies dans le malheur, mes enfants, ne l'oubliez pas, et demeurez toujours unies....

Dans le chaos de ses pensées, Mme Melville se rappela tout à coup que Paul allait revenir de l'école pour déjeuner, comme tous les jours, avec elle et Armande.

L'enfant ne voudrait-il pas qu'on lui apprît le motif de l'absence de celle qui lui prodiguait tant de fausses caresses, qu'elle aurait voulu, sans doute, changer en morsures?

La mère se demandait ce qu'elle pourrait répondre.

Saurait-elle seulement retenir ses larmes?

Est-ce que, ne pouvant plus se contenir, elle ne s'écrierait pas:—Ne me parle plus de cette odieuse créature, ne prononce plus jamais son nom devant moi! Plus tard je t'apprendrai à la mépriser.

Elle se leva, les yeux hagards.

Un sanglot déchira sa gorge.

Puis, comme si elle se fût adressée à son fils, debout devant elle.

—Sois tranquille, je te resterai mon enfant, mon Paul bien-aimé; oui, je te resterai, moi, ta mère, qu'on a trahie, abreuvée de toutes les amertumes, de toutes les hontes! Mais je te cacherai mes douleurs, mes larmes afin que tu ignores toujours l'épouvantable vérité.

Je consens à vivre encore, uniquement pour t'aimer, pour te soutenir dans la vie.

S'animant, elle continua:

—Vois-tu, si j'ai travaillé, si je travaille sans relâche, c'est pour toi, c'est pour que tu puisses trouver un jour une fortune faite.

Si j'ai veillé si souvent à côté de ton berceau, te contemplant, t'admirant pendant ton sommeil, c'était afin que Dieu me donnât toute l'énergie qui m'était nécessaire pour ne pas être au-dessous de ma tâche. Et Dieu, que j'implorais, écoutait la voix d'une mère.

Que m'importait alors que ton père me délaissât pour mener l'existence effrénée du viveur sans scrupule? Que m'importait son abandon puisque j'employais mes heures de solitude à chercher des perfectionnements, à composer des modèles nouveaux qui devaient faire la renommée de ma maison?

Ce que j'ambitionne, la récompense que je désire, la seule joie que je puisse encore espérer dans la vie, c'est que tu sois riche un jour.... Ah!.... ce sera une compensation aux dures épreuves que j'ai subies.... Mes affaires sont en pleine prospérité; mes affaires, non, nos affaires à nous deux, mon bien-aimé, puisque tu es mon associé, puisque c'est toi qui m'inspire, puisque ta pensée toujours présente m'a préservée et me préservera du découragement.

Mais elle est déjà commencée, bien commencée, cette fortune; nous avons déjà....

Elle se redressa plus énergique et les yeux étincelants:

—Et qu'on ose donc venir, un jour, me demander une part de cette fortune que j'aurai amassée pour toi! s'écria-t-elle.

Frappée d'une idée, elle s'interrompit brusquement.

Frémissante, elle s'élança vers une tenture qui masquait le coffre-fort.

Elle se rappela avoir trouvé dans la chambre de son mari le trousseau de clefs qu'il y avait laissé. Elle fouilla dans sa poche et, choisissant une clef dans le trousseau, elle l'approcha de la serrure.

Sa main tremblait.

Elle fut au moins cinq minutes à chercher et à se souvenir du "mot" pour ouvrir. Elle trouva.

La clef tourna et la porte de fer du coffre-fort s'ouvrit.

Mme Melville poussa aussitôt un cri rauque.

Il n'y avait plus dans le coffre-fort que des factures et autres paperasses sans valeur.

Les carnets de chèques, les titres au porteur, les billets de banque, l'or, avaient disparu.

La pauvre femme eut une sensation de vertige.

Elle ne s'était pas attendue à ce dernier coup, qui pouvait être l'anéantissement de ses espérances.

Pendant quelques instants, elle resta atterrée, et comme hébétée devant le coffre-fort béant, vide.

Mais elle se ressaisit bientôt pour stigmatiser le vil gredin qui avait mis ainsi le comble à toutes ses infamies.

Repoussant du pied avec violence la porte du coffre-fort, elle s'écria:

—Voleur! voleur! voleur!

Puis, comme étourdie, elle s'écroula sur le canapé.

Elle était anéantie et il semblait qu'elle n'eût plus d'énergie pour lutter, plus le courage de supporter cette dernière épreuve.

Tout à coup, de joyeux éclats de rire vinrent troubler le lugubre silence.

C'était Paul qui revenait de l'école.

Il pénétra dans le salon en criant:

—Maman, j'ai la croix, regarde!

Tout fier, tout heureux, il faisait bomber sa poitrine sur laquelle brillait une croix d'argent suspendue à un large ruban bleu.

Et il disait:

—Ça vaut bien deux bons gros baisers, mère chérie!

Puis, comme elle ne lui répondait point:

—Maman, qu'est-ce que tu as donc à me regarder comme ça? Tu ne veux donc pas m'embrasser?

Cette fois, les paroles de l'enfant tirèrent la pauvre mère de son état de torpeur. Les yeux brillants, elle ouvrit ses bras. Le petit s'y précipita en poussant des cris de joie, et il fut aussitôt couvert d'une grêle de baisers délirants.

Il s'était cramponné des deux mains à l'épaule de sa mère.

—Maintenant, à mon tour, dit-il.

Et, comme il avait pris l'habitude de le faire chaque jour, il se mit à compter ses baisers:

—Un, deux, trois, quatre, pour toi; un, deux, trois, quatre, pour pa....

Mme Melville, le cœur horriblement serré, avait étouffé le mot en appuyant fiévreusement ses lèvres sur la bouche de l'enfant.

Paul se laissa glisser à terre, et avant que sa mère eût songé à le retenir, il était déjà dans le couloir conduisant à l'atelier. Ne fallait-il pas qu'il fît voir sa croix à toutes ces demoiselles.

O puissance du sentiment maternel! Mme Melville était maintenant comme transfigurée.

Toute son énergie lui était revenue plus grande encore.

Sous les ardents baisers de son enfant, à qui elle voulait se consacrer entièrement, elle s'était sentie renaître à la vie, et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été pour lutter contre les difficultés devant lesquelles elle allait se trouver.

Venant de l'atelier, elle entendait les joyeuses clameurs de l'enfant.

—Paul, mon Paul, murmura-t-elle, tu viens de me dicter mon devoir.

Puis, se dressant sur ses jambes, le regard lumineux:

—Je travaillerai! s'écria-t-elle, oh oui, je travaillerai,... le jour, la nuit, sans cesse.

Je suis connue, Dieu merci! on m'aidera; j'obtiendrai du crédit, les traites en circulation seront arrêtées.... je sauverai ma maison!

Mon fils, mon enfant adoré, tu seras près de moi pour me soutenir et me diriger! Et, avec l'aide de Dieu, je regagnerai l'argent que ton père t'a volé!

Bien qu'il ne s'occupât plus beaucoup des affaires de la maison, Gaston de Melville avait continué à tenir le livre de caisse et conservé, comme nous l'avons vu, la clef du coffre-fort. De cela, Blanche ne s'inquiétait pas; elle s'en félicitait, même, espérant qu'après la période des entraînements, son mari lui reviendrait, ayant retrouvé la raison dans la satiété des plaisirs.

Vain espoir, hélas! Et si Gaston de Melville n'avait pas rendu à Blanche cette clef, qu'il n'avait plus le droit de garder, c'est que le misérable avait prémédité de s'emparer du capital gagné par sa femme afin de l'employer à satisfaire les fantaisies de sa maîtresse.

Or, Mlle Armande l'avait mis en demeure de quitter le domicile conjugal, et il avait obéi sans s'inquiéter de savoir si, en dépouillant sa femme, il ne laisserait pas derrière lui la faillite, la ruine.

Il avait rejoint Armande qui l'attendait, toute prête à partir, et tous deux s'étaient rendus à l'un des nombreux hôtels qui avoisinent la gare d'Orléans.

L'intention de de Melville était d'employer les premières heures de la journée à encaisser les sommes déposées par lui et en son nom dans différents établissements de crédit.

Inquiet comme le sont généralement les malfaiteurs, même les plus endurcis, il se présenta dans les maisons de banque dès l'ouverture des guichets, et à dix heures sa femme et son fils étaient complètement dépouillés.

Quelques heures plus tard, Gaston de Melville et Mlle Armande prenaient un train à destination du Havre. Là ils devaient s'embarquer pour l'Amérique.

X

A LA BELLE ÉTOILE.

Revenons à Gabrielle Anglade, cette infortunée dont la vie était brisée à son aurore.

Quand Mme Melville se fut retirée, après la terrible révélation, la jeune fille était restée les yeux fixés sur cette porte qui venait de se refermer, et elle eut l'impression qu'elle ne reverrait plus celle qui emportait le secret de son déshonneur.

Elle comprenait qu'elle ne pouvait plus, qu'elle ne devait plus rester dans la maison. Ah! elle sentait bien que sa présence sous ce toit profané serait un supplice de tous les instants pour l'épouse désabusée.

Que de fois elle s'était dit, depuis le crime:

—Je ne peux plus rester ici!

Pendant ses nuits d'insomnie, passées à prier et à pleurer, ne s'était-elle pas, maintes fois, jetée à bas du lit pour s'habiller à la hâte et s'enfuir,

Que de fois, sous l'empire de l'exaltation, n'avait-elle pas fait un paquet de ses hardes et pris le petit pécule économisé pour partir, sans même se demander où elle irait.

Mais toujours elle avait reculé devant ce départ clandestin et remis à plus tard la résolution à prendre. Mais elle sentait bien que, quoi qu'elle pût faire, elle n'éviterait pas une catastrophe.

A présent, il n'y avait plus à hésiter, ni à temporiser. C'était sur l'heure qu'il fallait prendre un parti.

S'en aller était devenu une nécessité; elle n'allait pas s'enfuir, mais quitter une maison où elle ne devait pas donner le spectacle de sa honte.

Cependant elle souffrait à cette pensée qu'elle partirait sans revoir Mme Melville, qui l'avait si sincèrement aimée. Et en se rappelant la sollicitude dont elle avait été l'objet, la tendresse de la patronne pour elle, toutes ses bontés, elle redevenait indécise.

Mais non, elle devait partir, partir immédiatement.

—Il faut que rien ne puisse encore m'arrêter, se dit-elle.

Son petit bagage ne fut pas long à préparer.

Toutefois, avant de quitter cette chambre où elle était entrée pure et dont elle allait sortir pour toujours, souillée, déshonorée, Gabrielle eut conscience d'un dernier devoir à remplir. Elle ne pouvait pas s'en aller sans un dernier adieu à Mme Melville.

Elle prit un feuillet de papier et, inspirée par son affection et son respect pour sa bienfaitrice, elle traça ces quelques lignes que Mme Melville devait lire peu de temps après et que le lecteur connaît.

Cela fait, elle jeta un dernier regard dans l'intérieur de cette chambrette où, au temps des jours heureux, elle avait travaillé le soir et le dimanche, en chantonnant les refrains du pays.

Elle prit son paquet et, sans bruit, descendit l'escalier.

Arrivée devant la loge du concierge, elle s'effaça contre le mur pour qu'on ne la vît point et, d'une main tremblante, elle frappa au vasistas.

Le concierge ayant tiré le cordon, elle s'élança dans la rue, et, la porte refermée, elle se mit à courir, sans reprendre haleine, jusqu'au moment où la respiration lui manqua. Force lui fût de s'arrêter quelques instants. Mais elle avait hâte de s'éloigner du quartier où elle pouvait être rencontrée et reconnue.

De quel côté allait-elle se diriger? Oh! cela lui importait peu! N'avait-elle pas dit: "A la garde de Dieu!"

Elle s'engagea dans des rues étroites, sombres, faisant des détours, de même qu'un malfaiteur poursuivi qui chercherait à faire perdre sa piste.

Elle marchait éperdue comme une folle la tête baissée, haletante. A chaque pas son cœur battait plus fort, ses tempes se serraient et il lui semblait que sa tête allait éclater. Alors, sentant que ses jambes se dérobaient sous elle, elle s'arrêtait court pour s'appuyer à une devanture et reprendre haleine.

Un peu remise, elle se remettait en marche, au hasard, la tête pleine de pensées incohérentes, tumultueuses.

Tout à coup, en débouchant d'une rue étroite et silencieuse, elle se trouva sur le boulevard des Capucines. On voyait encore quelques voitures sur la chaussée, les unes allant très vite, celles qui avaient des voyageurs, les autres marchant au pas. Quelques bourgeois attardés passaient sur les trottoirs, pressés de regagner leur domicile. Puis, c'étaient des noctambules des deux sexes, habitués des brasseries interlopes et des restaurants de nuit.

C'était la première fois que Gabrielle se trouvait dans les rues à une pareille heure.

Il lui semblait que ces personnes qui passaient, en se croisant, la regardaient et lisaient sa honte sur son visage.

Elle précipita le pas, rasant le bord du trottoir, cherchant l'ombre des arbres.

Un cocher pris de gaîeté, par suite de nombreuses libations, l'interpella:

—Eh! la belle, on a donc déménagé à la cloche?... S'il vous faut une roulante accélérée pour vos bagages, donnez moi la préférence.... Hé, hé, nous nous entendrons pour le pourboire!

Elle détourna la tête avec répugnance et marcha avec plus de vitesse.

Sur la place de la Madeleine, au coin de la rue Royale, elle est abordée par une femme pâle, maigre, couverte de guenilles, qui porte un enfant étique et blême, emmaillotté dans un lambeau de châle.

Gabrielle veut se détourner, mais la pauvresse, se plaçant devant elle:

—Donnez moi quelque chose, mademoiselle, dit-elle, ah! si peu que ce soit, je vous en serai reconnaissante et ça vous portera bonheur. Je suis sans asile, mademoiselle, et mon enfant et moi avons faim.

Gabrielle fouille dans sa poche, en sort une pièce de un franc, et en la mettant dans la main décharnée qu'on lui tend, elle regarde la figure du petit être dont la fièvre a dévoré les chairs et qui se meurt d'inanition. Cet enfant, avec ses grands yeux bleus, qui vacillent dans des orbites bistrés, est déjà presque un petit cadavre.

Subitement, à la vue de cette créature chétive, étiolée, Gabrielle pense à son enfant et détourne les yeux en étouffant un cri.

Puis, comme en proie à une vision terrifiante, elle se met à courir... Elle court, elle court, et bientôt, sans souffle, la force lui manquant, elle s'affaisse contre le parapet du quai des Tuileries, tout près du pont de la Concorde.

L'endroit est désert. De tous les côtés, les lanternes des becs de gaz donnent l'illusion d'une sarabande de feux follets.

Au milieu du silence, Gabrielle perçoit les clapotis de l'eau qui s'écrase contre les piles du pont. Et les Champs-Elysées, et ses hautes et belles maisons qui se dressent devant elle, lui parlant de la vie des gens heureux.

Et le bruit de l'eau, claire à cette heure, lui rappelle la mort de bien des désespérés.

La nature humaine a des ressources inouïes et qui demeurent inexpliquées. Elle passe, tour à tour, de la force à la faiblesse, de l'énergie à l'anéantissement.

Après les crises du désespoir affolant, survient l'affaissement subit qui amène avec lui la détente rapide des nerfs et l'apaisement du cerveau.

Gabrielle, arrivée au paroxysme des souffrances morales et de l'exaltation, éprouva cette réaction subite. Elle tomba sans transition, dans un état singulier de torpeur et d'immobilité.

A ce moment, où toutes ses facultés paraissaient atteintes, en même temps que ses forces, elle put croire qu'elle allait mourir là, contre ce mur, sans pouvoir faire un mouvement, sans pouvoir exhaler une plainte.

Une prière lui vint aux lèvres, la prière que, tout enfant, sa mère lui avait apprise à bégayer. Puis, résignée, elle attendit la mort qui ne devait pas venir.

Cependant, peu à peu, elle recouvrait les forces qui l'avaient soudainement abandonnée, mais en même temps, hélas! revenait aussi le sentiment de l'épouvantable réalité. Maintenant elle pouvait réunir ses idées et remonter une à une toutes les étapes douloureuses qu'elle avait parcourues en si peu de temps.

Dans ce voyage dans le passé, elle se retrouvait là-bas, à Charmillon le jour où, avant de partir pour Paris, elle avait embrassé sa mère et son père; sa mère, qui sanglotait, son père qui, silencieusement, dévorait ses larmes.

Elle se revoyait aux genoux de sa mère qui la bénissait de ses mains tremblantes, ces pauvres mains qui, maintenant, n'avaient plus de forces que pour bénir!

Et tout en évoquant ce passé, la malheureuse se demandait si elle oserait jamais retourner au pays et se présenter au seuil de la maison paternelle où le déshonneur entrerait avec elle!

—Oh! non, non! murmurait-elle, répondant à une de ses pensées; oh! non, qu'ils ignorent, qu'ils ignorent toujours!....

Mais, alors, où ira-t-elle? Que deviendra-t-elle?

Interrogations terribles!

Son esprit en proie au vertige, la ramenait par la pensée à ce cocher familier; à cette mendiante qui lui avait demandé la charité en lui présentant un enfant décharné aux grands yeux bleus roulant dans des orbites caves et sombres.

Deux perspectives également effroyables: l'une qui la fait frissonner d'horreur; l'autre qui l'épouvante.

Il y a le travail. Il lui reste en effet, cette ressource: travailler. Certes, elle en aurait la volonté; elle accepterait tout travail; elle y donnerait son temps, ses forces, sa vie! Oui, mais où se présenter maintenant? Quelle famille honnête voudrait d'elle?

Oh! le cocher!

Oh! la femme et l'enfant affamés!

Soudain, un bruit de pas encore lointain frappe les oreilles de la jeune fille; elle se redresse, elle écoute, elle regarde et voit une forme humaine s'avancer dans l'ombre projetée par les grands arbres de la terrasse des Tuileries. Elle a peur. Instinctivement elle se courbe pour quitter, sans être vue, la place où elle s'est tenue blottie.

Elle marche vers le pont sur lequel elle s'engage, longeant le parapet.

Les eaux du fleuve se moirent, par places, quand, au firmament, passent de légers nuages, étendant sur la lune et les étoiles leurs voiles diaphanes.

Gabrielle s'est arrêtée vers le milieu du pont, indécise, désorientée. Penchée sur le parapet, elle regarde en bas l'eau qui coule. Ses yeux sont comme éblouis par le miroitement fantastique des flots aux reflets d'argent; elle les laisse se promener, errer sur la nappe liquide, qui réfléchit au loin la lumière des becs de gaz; elle ne peut plus s'arracher à ce spectacle fascinateur. C'est elle-même qui se sent irrésistiblement attirée.

Elle est prise d'un tremblement étrange; elle parvient à détacher ses yeux de l'eau aux mille scintillements et les lève vers les profondeurs étoilées, qui semblent aussi l'attirer, et elle murmure:

—Prenez-moi, mon Dieu, prenez ma vie!

Son regard retombe sur le fleuve. Accoudée, elle se penche davantage. Immobilisée dans une contemplation dangereuse, elle écoute ce bruissement incessant de l'eau qui, peu à peu, ensommeille le cerveau et provoque le vertige.

La malheureuse enfant accepte l'idée du suicide et, rapidement, s'y habitue, dans une sorte d'extase. Oui, à ce moment, elle envisage froidement la mort, qui est pour elle la délivrance.

Elle n'est pas effrayée par le bruit de l'eau qui tourbillonne autour des piles et creuse des entonnoirs; ni par l'ombre noire que projette la masse du pont, et qui semble un grand voile étendu sur les flots pour servir de linceul aux désespérés.

Gabrielle pense à ses parents et à d'autres qu'elle ne reverra plus; elle se dit que sa mère, son père et son frère ignoreront toujours pourquoi elle est morte.

Elle se penche, ses pieds ne touchent plus le trottoir, elle se penche encore. Et dans cette minute, après laquelle elle va perdre l'équilibre et disparaître dans un jaillissement de ses eaux profondes, qui semblent lui crier:

—"Viens, viens, viens!"—elle éprouve comme une vive sensation de bien-être, et dans son cerveau, qui s'apaise, se formule cette pensée:

—Dieu m'appelle à lui!

Encore un mouvement et elle tombe! Mais deux mains vigoureuses la saisissent et la ramènent sur le trottoir du pont.

En même temps une douce voix d'homme dit:

—Vous vouliez donc mourir, mon enfant?

Elle courba la tête et se mit à pleurer.

Celui qui venait de la retenir sur le bord de l'abîme la regardait avec une indéfinissable expression d'attendrissement. Il paraissait avoir déjà dépassé l'âge mûr et sur son visage apparaissaient les signes de la fatigue et de la souffrance d'une vie tourmentée.

Un observateur aurait conclu que, chez cet homme, aux exaspérations de lutteur pour la vie, toujours vaincu, avait succédé la sérénité d'âme du philosophe.

Gabrielle était devant lui, tremblante, agitée, et ne songeait même pas à lui adresser un regard. Elle n'avait qu'une idée: s'éloigner au plus vite de cet homme pour ne pas avoir à répondre aux questions qu'il allait infailliblement lui adresser. Mais l'inconnu tenait sa main et elle sentait qu'elle ne pouvait pas le quitter brusquement.

Voyant qu'elle gardait le silence, l'homme lui dit:

—Je vous suivais depuis quelques instants, ma chère enfant, car j'avais soupçonné votre intention de mettre fin à vos jours.

Enfin la jeune fille leva sur l'inconnu ses yeux encore égarés.

—Oui, reprit-il, j'avais soupçonné, deviné votre intention. C'est que je m'y connais, voyez-vous; je sais ce que peut conseiller le désespoir, qu'il vienne de la faim, de déceptions cruelles, de la peur de se trouver seul au monde ou de toute autre cause.

Entraînant doucement la jeune fille vers une des extrémités du pont, il continua:

—Voyons, mon enfant, que vous est-il donc arrivé? Quelle chose terrible a donc fait naître en vous la pensée du suicide?

—Rien, monsieur, répondit Gabrielle, espérant pouvoir éviter l'interrogatoire.

—Rien!... Ne dites pas cela. Ah! ce n'est pas pour rien que vous alliez vous précipiter dans la Seine. Ecoutez; je ne veux pas vous confesser, pas plus que je ne voudrais vous importuner plus longtemps, si je n'avais la conviction que, dès que je me serais éloigné, vous auriez vite fait d'enjamber le parapet.

Gabrielle courba la tête.

—Je reste encore avec vous, poursuivit l'inconnu, car si je vous quittais en ce moment, je serais coupable envers ma conscience.

L'inconnu enveloppait Gabrielle de son regard.

Après un silence:

—Ah! reprit-il plus doucement encore, vous n'êtes pas une désespérée de la misère; je ne puis donc voir en vous qu'une victime de l'amour.

Gabrielle eut un haut-le-corps.

—Si jeune! continua tristement l'inconnu. Hélas! cela arrive malheureusement trop souvent. Mais est-ce donc une raison pour se donner la mort.

Gabrielle éclata en sanglots.

L'homme avait passé sous le sien le bras de la jeune fille pour l'aider à marcher, car la malheureuse avait perdu toute énergie et avait peine à se tenir debout.

—Ma pauvre enfant, poursuivit-il avec une réelle émotion, vous êtes assurément bien à plaindre; je ne doute pas que votre histoire ne diffère pas beaucoup de celle de la plupart des jeunes filles qui se laissent abuser par de fallacieuses promesses. Pleurez, oui, pleurez si cela vous soulage; mais votre situation n'en restera pas moins la même.

Quand vous vous serez bien désolée, bien tourmentée, il faudra vous résigner et prendre votre mal en patience. Eh bien, c'est tout de suite qu'il faut vous résigner.

—Ah! c'est impossible, prononça Gabrielle d'une voix navrante. Monsieur, je vous en prie, laissez-moi!

—Je le veux bien, mais à une condition; c'est que vous me promettrez de ne plus penser au suicide.

Vous ne répondez pas!.... Mais savez-vous bien, ma pauvre enfant, que c'est un crime que vous alliez commettre tout à l'heure, sans vous douter, sans vous en douter; oui, un crime envers l'humanité! On n'a pas plus le droit d'attenter à sa vie qu'à celle d'autrui!

Gabrielle étouffa une exclamation, mais tressaillit violemment.

—Oh! oh! fit-elle.

—Toutes les lois humaines et la religion condamnent le suicide, ajouta l'inconnu.

—Mon Dieu! exclama Gabrielle en se tordant les bras, pourquoi me dites-vous tout cela, monsieur?

Maintenant, surexcitée, elle marchait plus vite, se laissant diriger vers Notre-Dame, dont on voyait la masse imposante s'estomper dans le lointain.

—Pourquoi? répondit l'inconnu en s'animant, parce que je veux vous empêcher de vous donner la mort; parce que, ayant beaucoup souffert moi-même, je m'intéresse à ceux qui souffrent; parce que, ayant surmonté le désespoir qui aurait pu me conduire, moi aussi, au suicide, je puis et je veux vous donner un bon conseil.

Et puisque le hasard m'a envoyé auprès de vous, juste à point, que cette rencontre vous serve donc à quelque chose. Avant tout, il faut retourner chez vous. Où demeurez vous?

—Je ne demeure plus nulle part, monsieur.

Puis, avec explosion:

—Ah! vous avez deviné la vérité! s'écria-t-elle; je voulais mourir parce que je suis désespérée.

—On vous a sans doute abandonnée; c'est bien ce qui arrive trop souvent; et je comprends que désillusionnée sur une affection que vous aviez crue sincère, vous ayez perdu la tête. Mais à présent que vous avez conscience du crime que vous vouliez commettre il faut vous faire une raison et vous armer de courage.

Vous n'avez pas d'asile, je puis vous en offrir un; vous avez peut-être épuisé toutes vos petites ressources, je serais heureux de vous venir en aide.

—J'ai de l'argent, monsieur, s'empressa de répondre Gabrielle, en voyant le mouvement qu'avait fait l'inconnu; de l'argent gagné par mon travail, ajouta-t-elle avec une sorte de fierté.

L'homme sentit qu'il pouvait provoquer les confidences.

—Vous travailliez! fit-il.

—Oui, monsieur.

—Dans un atelier?

—Oui.

—Vous êtes couturière?

—Je suis brodeuse, monsieur.

—Est-ce que vous n'avez aucun parent à Paris?

—Aucun, monsieur.

Gabrielle était très émue, sa voix tremblait. Ses angoisses, un instant refoulées, l'envahissaient de nouveau.

Voilant son visage de ses mains, elle laissa échapper un sanglot et s'écria:

—Ma pauvre mère, ma pauvre mère!

—Quoi! fit l'inconnu, vous avez encore votre mère et vous vouliez mourir!.... Oh! comme c'est mal! Avant de vous abandonner à cette fatale idée, comment n'avez vous pas pensé à votre mère!....

Les traits de la malheureuse enfant se contractèrent affreusement.

—Croyez-moi, poursuivit gravement l'inconnu, votre place est au foyer de la famille; vous ne devez pas hésiter un instant à retourner auprès de votre mère.

Vous redoutez sa colère?.... Eh! ne savez-vous donc pas tout ce qu'il y a d'indulgence et de bonté dans le cœur des mères? Pauvre brebis égarée, c'est auprès de votre mère, attendrie, désarmée par votre repentir, que vous trouverez la consolation à votre malheur, le soulagement aux souffrances de votre âme.

Oui, oui, ajouta l'homme de bien, le philosophe, en prenant dans les siennes une des mains de Gabrielle, il faut retourner auprès de votre mère, sans aucun retard; c'est à ses côtés, sous le toit où vous êtes née, que vous serez désormais à l'abri des vicissitudes de la vie et des tentations funestes!

Après un silence, l'inconnu continua:

—Votre mère vous a sans doute habituée à prier; alors vous croyez en Dieu.... Eh bien, dites-vous que c'est la Providence, et non le simple hasard, qui m'a, cette nuit, placé sur votre chemin; dites-vous cela et vous comprendrez que je vous conseille bien en vous exhortant à retourner auprès de votre mère; et vous comprendrez aussi que c'est auprès d'elle qu'est le salut!

—Ah! oui, s'écria Gabrielle, dans un élan spontané, c'est Dieu qui vous a envoyé vers moi!

—Alors, ma pauvre enfant!....

—Je suivrai votre conseil, monsieur.

—Bien, très bien! Maintenant, nous pouvons nous séparer.

Gabrielle était remuée par une émotion qu'elle n'avait pas encore éprouvée.

Après l'avoir remercié, elle prit congé de l'inconnu. Celui-ci la regarda partir et la suivit des yeux aussi longtemps qu'il put voir sa silhouette se dégager dans la lumière projetée par les becs de gaz.

Elle se dirigeait vers la gare d'Orléans.

Charmillon, son village, était dans l'arrondissement d'Etampes.

XI

PREMIÈRE ÉTAPE.

Gabrielle retournait au pays. C'est ce que maintenant lui conseillait sa conscience, au fond de laquelle l'inconnu qu'elle venait de quitter l'avait obligée à descendre.

Revoir sa mère et pleurer dans ses bras! Comment cette pensée ne lui était-elle pas venue avant toute autre?

—Ah! se disait-elle, ma mère, qui est la meilleure des mères ne me maudira pas! Quand elle saura mon malheur, quand je lui aurai tout dit, elle n'aura pas le courage de me repousser, de se détourner de moi!

Gabrielle était une victime innocente, et cependant il semblait à la malheureuse que, souillée, déshonorée, elle était coupable. Toutefois, n'ayant absolument rien à se reprocher, elle sentait combien elle avait droit à la commisération de tous.

Sans doute, sa mère recevrait ses baisers et ses larmes, l'étreindrait encore sur son cœur comme autrefois, et elles pleureraient ensemble.

Mais ce qu'elle redoutait, c'étaient les premiers mouvements de fureur de son père. C'est que Jérôme Anglade pour qui l'honneur était tout, se montrait terrible, impitoyable dans ses emportements. Dans sa douleur et sa colère, avant de l'avoir entendue, il était capable de tuer sa fille!

Et Gabrielle, épouvantée à l'idée de ce qui pouvait arriver, se demandait comment il lui serait possible de voir sa mère, d'abord, en l'absence de son père, afin de se placer sous sa protection maternelle.

Avant d'arriver à la gare la jeune fille avait renoncé à prendre le chemin de fer et décidé qu'elle ferait le voyage à pied, en prenant la route qui conduit à Brétigny. Une fois à Brétigny, elle connaissait des chemins de traverse qui raccourcissaient les distances.

Maintenant, réconfortée, elle se sentait vaillante, pleine de force et de courage, et ne s'effrayait pas des cinquante kilomètres qu'elle avait à faire pour arriver à Charmillon.

Ce qu'elle voulait, autant que possible, c'était d'éviter d'être vue ou rencontrée par des connaissances de son père; car, qui ne connaissait pas Jérôme Anglade à dix lieues à la ronde?

A présent, c'était plus à son père qu'à sa mère que Gabrielle pensait.

Sans doute; le père Anglade était bon et affectueux pour les siens; mais la jeune fille savait qu'il ne capitulait jamais sur les questions d'honneur.

A l'idée d'aller dire à cet homme, frappé plein au cœur, le nom du misérable qui l'avait déshonoré dans la personne de sa fille, la pauvre enfant sentait son sang se glacer dans ses veines.

Alors, interrompant brusquement sa marche, découragée, elle se demandait si elle n'allait pas rebrousser chemin, rentrer dans Paris et s'y cacher, si bien que nul ne pourrait savoir ce qu'elle était devenue.

Mais était-ce possible, cela? Est-ce que le père Anglade, ne recevant pas de lettre de sa fille, n'entendant plus parler d'elle, attendrait longtemps pour venir trouver Mme Melville?

Et, d'ailleurs, est-ce que celle-ci n'allait pas écrire à Jérôme Anglade pour le prévenir que Gabrielle avait quitté sa maison?

Bien que combattue par ces diverses pensées, la jeune fille s'était cependant mise en route.

Après avoir marché pendant près de trois heures, la fatigue commença à se faire sentir. Elle avançait plus lentement, sa marche devenait de plus en plus traînante. Le moment arriva où, n'en pouvant plus, elle s'affaissa plutôt qu'elle ne s'assit sur le talus de la route.

Il faisait jour depuis longtemps, le soleil montait, et, cependant, la route était déserte et les plaines silencieuses.

Gabrielle ne devait pas tarder à subir cette loi impérieuse de la nature: le sommeil. Elle s'endormit, caressée par la brise qui faisait frissonner les hautes herbes et s'embaumait du parfum des fleurs.

Doux et réconfortant sommeil que Dieu voulut sans doute peupler de rêves bleus et roses, par pitié pour l'infortunée, car les joues de la dormeuse se coloraient, et de ses lèvres mi-closes le souffle s'exhalait calme, régulier.

Soudain, elle se réveilla en sursaut, aux claquements répétés d'un fouet.

Une voix criait:

—Hue, la Grise, hue!

Gabrielle s'était redressée, et pendant quelques secondes elle demeura comme hébétée, se demandant comment elle se trouvait là et ce qui lui était arrivé.

Le véhicule allait passer devant elle.

—Qu'est ce que vous faites là toute seule? demanda le maraîcher. Si vous êtes fatiguée et qu'vous veniez d'notre côté, hissez-vous à côté de moi; nous sommes de Noirtiers.

—C'est à Brétigny que je vais, monsieur, répondit Gabrielle; et comme je suis réellement très fatiguée, j'accepterais votre offre avec reconnaissance, si vous alliez dans la direction de Brétigny.

—Malheureusement, ma gentille petite dame, c'est du côté opposé que j'vas. Mais voici le conseil que j'vous donne; Vous voyez tout là bas, à travers les arbres, une maison à tuiles rouges toutes neuves.... Eh bien, c'est la gare de Juvisy.... Allez donc prendre le train qui, en presque rien de temps, vous mènera à Brétigny.

—Oui, monsieur, je vais faire cela et je vous remercie.

—Bon voyage, ma gentille petite dame.

Le cultivateur enveloppa sa bête d'un coup de fouet et se remit à crier:

—Hue, la Grise, hue!

....

Gabrielle arriva à la gare, comme le train venait d'être signalé; elle n'eut que le temps de prendre un billet de troisième pour Brétigny, de monter une voiture et de se blottir dans un coin.

Bien qu'elle n'eût eu qu'un court sommeil trop tôt interrompu par le maraîcher, elle n'avait plus envie de dormir. C'est que, disons le, à mesure qu'elle se rapprochait du village où s'était écoulée son enfance heureuse, ses inquiétudes devenaient plus vives, son anxiété plus grande. Mais, enfin, puisqu'elle s'était décidée à revenir sous le toit paternel, elle devait y aller jusqu'au bout, quoiqu'il pût arriver.

Elle descendit du train à Brétigny, comme il le fallait, et sortit de la gare sans faire attention aux conducteurs des voitures desservant les communes environnantes. Mais, soudain, elle tressaillit et demeura comme clouée sur place. Un des conducteurs criait:

—Par ici, les voyageurs pour Ponty, Plainville et Charmillon.

Gabrielle avait encore près de quatre lieues à faire pour arriver à Charmillon. Si grand que fût son désir de continuer sa route à pied,—nous en savons la raison,—elle craignait que ses forces ne l'abandonnassent de nouveau.

Elle avait jeté les yeux sur le messager: cet homme lui était inconnu; de plus, elle ne voyait personne dans sa voiture. Cela lui donna un peu de hardiesse. Elle s'approcha du conducteur.

—Est ce que vous avez beaucoup de voyageurs? demanda-t-elle.

—Vous voyez, mademoiselle, personne, et cela arrive trop souvent. Je suis nouveau dans le pays, et je n'y ferai pas long feu, si je continue comme ça à m'en retourner à vide. Est ce que vous allez du côté de Charmillon?

—Oui, mais pas à Charmillon même.

—A Plainville, peut-être.

—Oui, à Plainville.

—Alors, montez, mademoiselle, nous partons tout de suite. Le prix pour Plainville est un franc cinquante.

Le conducteur avait pris le paquet de la jeune fille et le plaçait dans la voiture.

—Montez, mademoiselle, reprit-il; vous avez le choix des places, ajouta-t-il en riant.

Gabrielle n'avait plus à hésiter; elle prit place dans la voiture et l'on partit.

—Quand je serai à Plainville, se disait la jeune fille, je n'aurai plus qu'une lieue de chemin pour arriver à Charmillon, et même un peu moins, tout en prenant des sentiers déserts et à travers bois.

Mais, pour elle, la grosse affaire était de se présenter à la maison paternelle en l'absence de Jérôme Anglade. Le moment était difficile à choisir, car le garde ne faisait pas sa tournée dans les bois à des heures fixes.

Enfin, elle verrait, elle pourrait se tenir cachée quelque part et attendre l'instant propice.

La voiture était arrivée au bas d'une côte assez rapide, le conducteur descendit de son siège afin de soulager le cheval, et s'approcha de la portière avec l'intention évidente de faire un bout de conversation avec sa voyageuse.

Cela ne pouvait déplaire à Gabrielle qui n'était pas passée dans ces localités depuis plusieurs années, n'était pas fâchée de se faire donner quelques renseignements.

L'année précédente, elle était venue passer huit jours à Charmillon; mais elle était allée directement de Paris à Etampes où son père l'attendait avec une carriole.

Sans trop se gêner, et même un peu familièrement, le conducteur prit la parole. Il commença par parler de lui.

Il revenait d'Algérie où il avait été en garnison pendant les trois dernières années de son service. Il n'avait pas de parents à Charmillon, sa famille était des environs d'Artenay. C'était par connaissance, par hasard qu'il était devenu conducteur de la voiture de Charmillon à Brétigny. Il faisait ce métier depuis quatre mois.

—Connaissez-vous beaucoup de monde à Charmillon? demanda Gabrielle?

—Ma foi! presque tout le monde; mais pour des fréquentations, je n'en ai pas beaucoup. Je suis bon camarade avec Jean Legrand, le fils du meunier, un brave garçon, et je ne vais guère qu'au moulin et chez le garde forestier, le père Jérôme, qui est l'ami du père Legrand, deux amis qui se valent, deux bons cœurs, francs comme l'or!

Puis regardant la voyageuse:

—Vous n'êtes pas sans le connaître de nom, continua-t-il, peut-être même de vue. Souvent je prends le père Anglade en route pour le ramener chez lui. Tenez, il peut bien se faire que je le rencontre tout à l'heure au bas de la montagne, à l'autre versant de la côte.

Gabrielle eut un mouvement d'effarement et de terreur. Instinctivement elle avait quitté sa place et s'était rapprochée de la portière, comme si elle avait eu l'intention de se jeter à bas de la voiture pour s'enfuir à travers champs. Mais elle parvint à se contenir.

Fort heureusement, le conducteur n'avait rien vu du trouble qu'elle maîtrisait à grand peine.

—Voyez vous, reprit le jeune homme, j'aime beaucoup le père Jérôme, et il n'y a à cela rien d'étonnant. Avant de le connaître j'avais déjà entendu parler de lui en Algérie. Son fils, Pierre Anglade, un futur officier,—ça c'est aussi sûr qu'il fait jour en ce moment,—son fils était comme moi de la 2e compagnie du 1er bataillon du 18e de ligne.

Ah! comme il parlait de son père avec amour et respect, mon camarade Pierre!

Gabrielle, devenue pâle comme une morte, feignit de vouloir se garantir d'un rayon de soleil pour cacher sa figure derrière son mouchoir.

Le jeune homme poursuivit;

—Pierre Anglade est un garçon comme il n'y en a pas beaucoup; il faut entendre comme ses chefs parlent de lui; c'est tout comme si, déjà, il avait l'épaulette.

Je vous dis tout cela, mademoiselle, parce que je vois bien que vous êtes de ces pays-ci et que cela vous intéresse. Et puis, Pierre Anglade est mon ami, et ça me fait plaisir de parler de lui. Pierre a tout pour lui, et ce qu'il est aimé au régiment!.... je ne vous dis que ça; d'abord il pioche dur pour apprendre tout ce qu'il faut qu'un officier sache; ensuite il est brave comme un chassepot.

Dans les affaires qu'on a eues là bas à démêler avec les bédouins, il était toujours à la tête de la compagnie et c'était lui qui nous entraînait tous. Quand on avait dit:—"Voilà le sergent Anglade qui marche" on était bien sûr que tous les copains allaient le suivre aussitôt. Alors, gare là-dessous, les bédouins; ils tombaient les uns sur les autres comme des capucins de cartes.

Eh bien, mademoiselle, reprit le conducteur après un silence, c'est parce que j'avais au régiment Pierre Anglade pour ami, que je suis bien vu de tout le monde à Charmillon et que, tout de suite, Jean Legrand a été mon ami, car il est aussi l'ami de Pierre Anglade, en attendant qu'il lui soit encore quelque chose de mieux. Il faut vous dire que Pierre Legrand est amoureux, mais amoureux fou de la fille de Jérôme Anglade, une très jolie fille, m'a-t-on dit,—car je ne la connais pas, vu qu'elle demeure à Paris.—Ces amours datent de l'année dernière, paraît-il, quand Mlle Gabrielle,—c'est le nom de la sœur de Pierre Anglade—est venue passer quelques jours au pays, et depuis un certain temps, on parle fort de ce mariage à Charmillon.

Le meunier est riche et le garde forestier ne l'est guère; ça ne fait rien. Jean Legrand est fils unique, estime qu'une brave jeune fille, bonne, douce, honnête, sera une excellente ménagère, comme il la lui faut; il estime également que les qualités d'une jeune fille valent infiniment mieux que la plus riche dot, et, maintenant, le père Legrand pense absolument comme son fils.

La pâleur de Gabrielle avait été chassée par une rougeur très vive; elle sentait en elle un affreux déchirement et appuyait fortement sa main sur son cœur pour en comprimer les battements précipités.

Le conducteur s'étant un peu éloigné, et n'ayant plus à se contraindre, la pauvre enfant laissa échapper un long soupir. Ah! à ce moment, comme elle aurait voulu pouvoir éclater en sanglots, donner libre cours à ses larmes.

La voiture arriva au sommet de la côte, le conducteur remonta sur son siège et l'on traversa le plateau au grand trot.

Maintenant, il fallait descendre une pente à peu près pareille à celle que l'on avait grimpée, et au bas de laquelle se trouvait le village de Plainville. Avant d'opérer la descente, le conducteur avait arrêté sa voiture pour serrer ses freins.

—Mademoiselle, dit-il, dans un instant nous serons à Plainville.

Puis, faisant de sa main un abat-jour à son front, il regarda et reprit:

—Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble bien que j'aperçois le père Anglade devant l'auberge de la Corne-d'Or.

Pour le coup, Gabrielle perdit contenance; sa gorge se serra, comme prise dans des tenailles, et, pendant un instant, son cœur cessa de battre. Le conducteur s'occupa de son cheval; il ne vit rien.

Il faut avoir passé par de semblables émotions, des transes pareilles pour se faire une idée de ce que souffrait la malheureuse jeune fille. Hélas! ce n'était que le commencement des terribles épreuves qui allaient se succéder pour elle.

La pauvre fille était plus morte que vive quand on arriva au bas de la côte et que la voiture s'arrêta devant l'auberge de la Corne-d'Or. Mais elle fut bientôt rassurée. L'homme que le conducteur avait pris pour Jérôme Anglade n'était plus là.

Elle mit pied à terre, paya sa place en disant qu'elle avait grand'faim et allait s'arrêter à l'auberge pour manger un peu.

De fait, l'infortunée subissait une de ces inexorables lois de la nature qui s'imposent: elle tombait littéralement d'inanition.

Elle pénétra dans la maison d'un air si timide, si embarrassé, que la maîtresse vint à elle et lui dit, de sa voix la plus engageante:

—Vous voulez manger, sans doute? Montez donc au premier, vous trouverez la fille et vous vous ferez servir.

Elle s'engagea dans l'escalier de bois, à cage, pendant que l'aubergiste criait:

—Holà, Martine, voilà une demoiselle pour dîner; servez la promptement.

Ayant gravi l'escalier, Gabrielle se trouva en face de Martine, qui la fit entrer dans une pièce où se trouvaient deux hommes attablés. Ils achevaient leur repas, à ce qu'on pouvait voir aux croûtes de Brie, qu'ils grattaient méthodiquement avant d'attaquer le succulent fromage.

Gabrielle avait jeté un coup d'œil inquiet sur les deux hommes; mais elle ne les connaissait pas. Elle poussa un soupir de soulagement et s'assit à une table. Martine lui ayant dit ce qu'elle pouvait servir, elle demanda ce qu'elle désirait manger.

Après que les deux hommes l'eurent regardée avec curiosité pendant quelques instants, ils reprirent leur conversation interrompue.

C'étaient deux campagnards, marchands de bestiaux, l'oncle et le neveu, qui, depuis des années, parcouraient le pays. Ils se targuaient de connaître tout le monde, depuis Brétigny jusqu'à Tours. C'est du moins ce que put comprendre Gabrielle qui, absorbée dans ses réflexions, entendait d'une oreille distraite sans vouloir écouter.

Mais son attention allait être entièrement captivée par la conversation des marchands de bestiaux.

—Benoit, disait le plus âgé des deux hommes, si tu n'es pas trop fatigué, nous pousserons jusqu'à Angerville, en ne nous arrêtant que quelques instants à Charmillon, le temps de serrer la main et de vider un verre avec mon ami de régiment Jérôme Anglade, aujourd'hui garde forestier.

Parbleu! ça me fera d'autant plus plaisir qu'il y a au moins cinq ans que je n'ai vu Jérôme.

La dernière fois que je suis passé à Charmillon, c'était en revenant de Blois où, par parenthèse, ne t'en déplaise, mon neveu, j'avais conduit un troupeau de trente-deux bêtes.... Et des belles, je t'en réponds, des vaches de Salers, une affaire, quoi!

Pour en revenir à Jérôme Anglade, figure-toi qu'il ne m'a pas reconnu tout d'abord; il m'a fallu lui montrer mon passe-port.

—Ah! oui, la cicatrice que tu as sur la poitrine et qui vient de ce fameux coup de sabre....

—Un fier coup de yatagan, mon neveu, comme je t'aurais souhaité d'en recevoir un, si tu avais été soldat; car, vois-tu, il n'y a rien de tel pour poser un *troubade* aux yeux de ses camarades.

—Quand on n'en meurt pas.

—Je crois bien tout de même que j'aurais passé l'arme à gauche si ce bon zigue de Jérôme ne s'était trouvé là juste à point pour envoyer une prune—pas de la mère Moreau—dans la bouche du Kabyle. Patatras, il dégringole de son cheval et reste à plat-ventre, tué sur le coup.

Mais ce n'était pas tout; comme Jérôme allait me relever et m'emporter, voilà d'autres cavaliers, cinq, dix, vingt, trente, toute une flopée, quoi! Ils nous prenaient pour cible et tiraient sur nous comme sur des lapins.

Alors, il vient à Jérôme une de ces idées qui sauvent une situation, quoi!

—"Gaillard, qu'il me dit, as-tu des cartouches?

—"Plein ma giberne, que je réponds.

—"Alors charge ta carabine si tu peux.

—"Je peux, que je lui dis."

C'était vrai; et je crois bien que d'avoir perdu beaucoup de sang, ça m'avait soulagé. Je ne sentais pas plus ma blessure que si je m'étais coupé le doigt en taillant un crayon.

—"Bon, fit Jérôme, tu chargeras le plus vite possible et moi je tirerai."

Et ce fut fait, promptement, régulièrement comme au commandement. Un, deux, trois, quatre; autant de coups, autant de Kabyles qui tombent. Des camarades se mettent de la partie. Les hommes aux burnous tombaient comme des mouches, et les chevaux donc! Jérôme, qui connaissait le truc, visait les chevaux; pauvres bêtes, c'était malheureux, mais voilà, à la guerre comme à la guerre!

Bref, mon neveu, quand Jérôme et moi nous n'eûmes plus de cartouches, il n'y avait plus non plus de Kabyles debout.... Tous parterre ou en déroute. Mâtin, il fallait voir comme ces marchands de nougats vous jouaient la fille de l'air!

Le lendemain, à l'ambulance, on disait que Jérôme Anglade avait sauvé la colonne, qu'il était mis à l'ordre du jour. Plus tard, il a eu la croix. Ah! celle-là était crânement méritée! Et d'abord, mon neveu, sans lui je ne serais plus ton oncle et il y a beau temps que je mangerais le pissenlit par la racine. Les deux hommes éclatèrent d'un bon gros rire qui fit tressaillir Gabrielle.

—Maintenant, reprit l'oncle Gaillard, tu comprends que je veuille m'arrêter à Charmillon afin de serrer la main à mon vieux camarade.

—Seulement, dit la servante, qui depuis un instant était restée dans la salle, vous ne trouverez pas le père Anglade à Charmillon.

Gabrielle dressa brusquement la tête.

—Comment, fit le maquignon, est-ce qu'il n'y demeure plus?

—Il y demeure toujours, mais il est parti ce tantôt pour Chartres et ne reviendra probablement pas avant demain soir.

—Mâtin, grommela Gaillard, voilà ce qui s'appelle avoir du guignon.

La servante reprit:

—Est-ce que vous n'avez pas entendu parler du terrible braconnier Trémont, dit la Trime, ainsi surnommé parce que Dieu sait combien, depuis des années, il a fait trimer les gardes et les gendarmes?

Eh bien, à la fin, la Trime a été pincé; son affaire vient demain à la cour d'assises, et le garde de Charmillon, Jérôme Anglade, est au nombre des témoins.

Ce braconnier continua Martine, était la terreur de tous nos pays à dix lieues à la ronde. C'est pour avoir envoyé une balle dans l'épaule du garde de Malesherbes, qu'il a été arrêté et sera jugé demain.

—Est-ce Jérome Anglade qui lui a mis la main au collet?

—Non, c'est un autre garde, ancien militaire aussi, qui, comme le père Anglade, n'a ni froid aux yeux ni chaud aux jambes quand il faut voir les braconniers et leur courir après.

Jérôme Anglade a été appelé en témoignage parce que plus d'une fois il a eu maille à partir avec la Trime, qui, même, un jour, lui a tiré un coup de fusil, sans l'atteindre, heureusement.

Si ce brigand de Trémont n'attrape pas vingt ans de travaux forcés, il aura de la chance, quoique son avocat veuille faire accroire aux jurés qu'il a un hanneton dans la cervelle.

—Ah! on veut le faire passer pour fou, dit Benoit; eh bien! vous verrez qu'il s'en tirera avec quelques mois de prison.

—Peut-être, répliqua l'oncle, si l'avocat et les médecins parviennent à démontrer qu'il a la tête détraquée. Faire passer un criminel pour fou, c'est la mode, mon petit. Enfin, à chacun son métier; nous, mon neveu, allons faire le nôtre.... En route!

Les deux hommes se levèrent et sortirent de la salle.

XII

A TRAVERS LES SOUVENIRS.

Gabrielle était sous le coup d'une violente émotion.

Son père n'était pas à Charmillon!

C'était donc la Providence qui, cette fois encore, venait à son secours, au moment où elle cherchait le moyen de voir sa mère en l'absence de son père.

Les plus grosses difficultés étaient aplanies.

Sûre de ne pas rencontrer le garde forestier, elle allait pouvoir traverser le bois.

Et elle avait plus de vingt quatre heures devant elle pour causer avec sa mère.

Ah! comme elle se félicitait d'être montée dans la voiture de Charmillon!

Sous l'empire des pensées qui se succédaient pour la réconforter et lui donner du courage, elle acheva son modeste repas.

Puis, ayant payé sa dépense, elle sortit de l'auberge.

Elle allait revoir sa mère!

Oh! se retrouver auprès de sa mère.

—Hélas! cette pensée, qui l'aurait fait tressaillir de joie quelques mois plus tôt, cette pensée la troublait jusqu'au fond de l'âme!

N'ayant plus qu'un court chemin à faire pour arriver à Charmillon, Gabrielle n'avait pas besoin de se presser, puisqu'elle ne voulait pas s'approcher trop près du village avant la brume de la nuit.

Tenant, nous le savons, à éviter les chemins fréquentés, elle se dirigea tout de suite vers la lisière du bois.

En prenant par des sentiers qu'elle connaissait bien, elle pouvait espérer ne rencontrer personne. Elle s'arrangerait pour arriver avant l'heure où ceux qui ont travaillé aux champs toute la journée, s'en retournent au chaume où la soupe s'achève de bouillir dans la grande marmite suspendue à la crémaillère.

Tous les soirs, avant qu'elle partît pour Paris, c'est à cette heure qu'elle attendait son père, revenant, le fusil en bandoulière, de sa tournée dans les bois.

Que de fois elle l'avait attendu avec impatience, cette heure, les yeux fixés sur le cadran du vieux coucou, dont elle trouvait les aiguilles si paresseuses.

Alors elle était tranquille, heureuse au village.

Déjà Jean Legrand venait chez ses parents, mais il ne parlait pas encore d'amour. Elle était si jeune!

Une chose du hasard avait changé tout cela.

Mme Melville était passée par Charmillon, s'était arrêtée chez le garde-forestier, avait admiré l'ouvrage de la jeune fille, déjà bonne ouvrière, et c'était à la suite de cette visite que le garde-forestier, avait conduit sa fille à Paris, chez Mme Melville.

Avant le départ de Gabrielle, et bien qu'elle ne fût encore qu'une fillette, Jean Legrand l'aimait déjà. Du reste, nous allons rapporter une petite scène qui s'était passée la veille même du jour de la visite de Mme Melville.

—Maman, dit Gabrielle, veux-tu me permettre d'aller avec mes camarades cueillir des mûres?

La permission fut accordée. Et comme la jeune fille sortait de la maison, une femme y entra. Elle était déjà âgée, mais cherchait encore à se vieillir en courbant son échine et en donnant à sa physionomie une expression de souffrance.

C'était une mise en scène pour se faire plaindre par les bonnes âmes et obtenir ainsi une meilleure aumône.

Claudine Anglade, déjà souffrante, s'apitoyait facilement et ne manquait jamais de faire la charité à Madelon, la vieille au sac, comme on l'avait surnommée dans le village, à cause d'un vieux sac de grosse toile qu'elle portait sur l'épaule quand elle faisait sa tournée.

Or, ce soir-là, voyant partir la fillette, la mendiante avait égrené un petit ricanement.

—Qu'est ce que vous avez donc à rire comme ça? lui demanda Claudine.

—Je ris en me disant que les mamans sont toujours les dernières à savoir les choses.

—Que signifient ces paroles, Madelon?

—Que si votre petite aime à courir à la recherche des mûres sauvages, il y a quelqu'un qui aime à fleurer les roses de votre jardin.

—Je ne comprends pas, Madelon, expliquez-vous!

—Oh! si je vous parle de ça, fit la vieille en branlant la tête, ce n'est point par médisance, croyez-le bien; mais j'ai des yeux et je vois....

—Que voyez-vous, Madelon?

—Je vois, ma bonne madame Anglade, que si votre fillette aime les mûres sauvages, elle n'a pas beaucoup de peine à les aller chercher, puisqu'on les lui porte toutes fraîches cueillies.

—Qui ça, Madelon?

Ne répondant pas immédiatement à l'interrogation, la mendiante poursuivit:

—Même qu'on a soin de les placer, ces belles mûres noires veloutées, dans des feuilles de vigne vierge, comme celles qui tapissent le grand mur de la maison du meunier.

—Je crois comprendre, dit Claudine; mais Jean et Gabrielle se connaissent depuis l'enfance.

—Mais oui, mais oui. On va à l'école ensemble, on partage les mêmes jeux, on se tutoye, on se fait des petites niches; c'est ainsi que ça commence et.... plus tard, ça fait des mariages.

Ma fine, continua la mendiante, je ne trouve pas de mal à ce que pour payer les bonnes mûres sauvages que Jean Legrand dérobe aux buissons en descendant du moulin, la gentille Gabrielle cueille pour le gars si galant, les plus jolies roses de votre jardin.... C'est un prêté pour un rendu.

—C'est bien, assez là-dessus, Madelon, dit Mme Anglade d'un ton sec et en haussant les épaules; ce sont là des enfantillages qui ne tirent pas à conséquence. C'est égal, je vous remercie tout de même.

Tenez, ajouta-t-elle, en indiquant du doigt un grand panier rempli de plusieurs sortes de légumes, que son mari avait rapportés du jardin, fouillez là-dedans, prenez un beau chou, des carottes et ce qui pourra vous faire plaisir.

La mendiante ne se fit pas répéter l'autorisation.

Quand elle eut mis dans son sac les légumes qu'elle avait choisis, elle reprit:

—Faut pas que ce que je viens de vous dire vous trotte malicieusement par la tête, madame Anglade; tout de même j'ai cru devoir vous prévenir.... On ne sait pas ce qui peut arriver.

Les filles, au jour d'aujourd'hui, madame Anglade, c'est comme la soupe aux choux qu'on laisse sur le feu, faut toujours avoir l'œil dessus pour que ça ne jette pas son couvercle par terre.

Ce disant, l'œil de Madelon caressait la marmite du pot-au-feu, que des flammes claires et vives faisaient chanter.

—Avant de vous en aller, Madelon, dit Mme Anglade, voulez-vous boire un verre de vin?

—Oh! avec grand plaisir, madame Anglade, et c'est bien de la bonté de votre part; ça va me donner des jambes pour monter jusqu'au moulin. C'est qu'il est dur, le petit chemin pierreux.... un vrai chemin de chèvres.

Mme Anglade avait rempli un verre. La mendiante le prit et le leva en disant:

—Que le bon Dieu vous bénisse, madame Anglade, car vous êtes bonne pour les pauvres gens, et que vous ayez toute espèce de satisfaction avec votre Gabrielle, qui, au jour aussi, bien sûr, fera une vraie bonne femme, parce que les bons principes ça se suce avec le lait de la maman.

En réalité, la vieille au sac était une bavarde, aimant trop à se mêler de ce qui ne la regardait point, plutôt qu'une méchante femme; elle était mal équilibrée et, chez elle, constamment, le bon combattait le mauvais.

Après avoir vidé le verre d'un trait, et avant de partir, la mendiante voulut lancer une dernière malice.

—Jean Legrand est un bon et brave garçon, dit-elle, n'empêche que le gars approche de vingt trois ans, et qu'à cet âge là on sent déjà fort qu'on a un cœur, quand une jolie fillette de quinze ans vous passe des roses par-dessus le mur du jardin.

Hum, un beau jour on se met à califourchon sur le mur et, ma fine, rien de si facile que de sauter de l'autre côté. C'est pourquoi il y aurait à se méfier tout de même, vu que le meunier est plus qu'à son aise et qu'il doit rêver pour son gars un riche mariage.

—Ne vous mettez pas ainsi en peine à cause de ma fille, Madelon, répliqua Claudine Anglade; Gabrielle n'est encore qu'une enfant, elle aime sa mère et j'ai en elle, comme en Jean Legrand aussi, une entière confiance.

Cependant, restée seule, Mme Anglade avait beaucoup pensé à ce que lui avait dit Madelon, et cela fut pour quelque chose dans la résolution qu'elle prit d'éloigner sa fille du meunier, en la laissant partir pour Paris.

Ah! pauvre mère, si elle avait pu soupçonner!

Mais depuis plusieurs années déjà, elle connaissait Mme Melville, et elle n'avait pas hésité à lui confier son enfant, sachant que Gabrielle trouverait en Mme Melville une autre mère.

Avant la naissance de sa nièce, tout de suite après avoir été ordonné prêtre, l'abbé Ginoux avait été placé à Charmillon comme vicaire. Il s'était souvenu de l'église du village, où il avait chanté ses premières messes, au moment de quitter la France pour aller porter la parole divine en Indo-Chine. Et il avait dit à Blanche, qui venait de se marier:

—Je voudrais bien faire un cadeau à l'église où, dans mes offices, j'ai toujours ajouté une prière pour le repos de l'âme des décédés de notre famille, et je désirerais, Blanche, que tu fasses de moitié dans ce cadeau. J'ai donc songé à te faire exécuter, de tes doigts de fée, un devant d'autel.

—Ah! vous me rendez bien heureuse, mon oncle, répondit la jeune femme; vous verrez quelle jolie chose je vais faire.

Tout de suite elle s'était mise à ce travail et un véritable chef d'œuvre était sorti de ses mains.

Puis on avait pris l'agrément du curé de la paroisse pour le jour de l'inauguration du merveilleux devant d'autel.

Ce fut un grand jour de fête à Charmillon, et toute la jeunesse du village était d'autant plus joyeuse que M. Legrand, le meunier, avait annoncé qu'on danserait au moulin.

Mais c'étaient surtout Claudine Anglade et son mari qui ne se sentaient pas de joie. Pensez donc, l'abbé Ginoux, d'accord avec le curé, avait choisi pour quêter à l'église la fille du garde forestier!

Bien vite, on s'était occupé de la toilette de la gentille petite quêteuse, et la maman, qui se portait bien alors, avait fait merveille.

Aussi, comme elle était heureuse et fière de voir la fillette, jolie à croquer dans sa robe blanche décolletée, avec une guimpe montante délicieusement brodée au plumetis. Elle lui avait bouclé les cheveux tout autour de la tête, ménageant, sous cette adorable chevelure d'ange, le passage pour un joli ruban, qui venait se nouer sur le haut de la tête.

Ah! elle était ravissante, la mignonne, et c'était à qui féliciterait la mère; plus heureuse encore qu'on ne peut se l'imaginer.

Mme Melville, après la messe, avait embrassé plusieurs fois la jolie quêteuse, ce qui avait amené des larmes dans les yeux de Claudine Anglade et lui avait fait dire:

—Madame, je vous souhaite aussi une gentille petite fille.

Comme on le voit, Mme Melville connaissait Gabrielle et l'aimait déjà avant qu'elle entrât dans sa maison.

Cependant Gabrielle s'avançait vers Charmillon, passant par des chemins qu'elle avait souvent parcourus et sur lesquels des souvenirs semblaient la guetter pour venir bourdonner à ses oreilles.

Il n'y avait pas encore un an de cela, car ce sentier sous bois qu'elle suivait en ce moment, revenant d'une longue promenade avec son père, ils avaient été rejoints par le meunier et son fils. Et comme les deux hommes s'étaient mis à marcher en avant, Jean et elle s'étaient laissé distancer.